

# Auguste LE GUILLOU

## **Une pente naturelle me portait vers le refus de la défaite.**

Né le premier août 1920 à Brasparts, au cœur de l'Arrée, dans une école communale, j'appartenais à une famille d'instituteurs...

Je vécus mon enfance, dans cette école publique et j'y fus d'une part, porté à réfléchir, d'autre part influencé par les cours d'instruction civique à caractère patriotique...

En outre, la mort de mon oncle - dont je porte le prénom - tué à Verdun en 1916, entretint en moi une germanophobie tenace...

Après des études poursuivies au Cours Complémentaire de Châteaulin et sanctionnées par l'obtention du Brevet Élémentaire, je réussis un Concours ouvrant sur la profession de fonctionnaire du Trésor Public.

L'irruption de l'armée allemande en France me décontenança : vainqueurs en 1918, nous étions vaincus en 1940.

Qui portait la responsabilité du désastre ? Nos gouvernements successifs n'avaient rien tenté de sérieux pour juguler le danger hitlérien : la remilitarisation - interdite par le Traité de Versailles - de la Rhénanie le 7 mars 1936, le dépècement de la Tchécoslovaquie - notre alliée, que nous avons l'obligation de secourir - ne suscitèrent d'autre réaction que l'odieuse capitulation de Munich en septembre 1938...

L'invasion de la Pologne ne me laissa évidemment pas indifférent :

ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase... Mais la défaite française de juin 1940 m'atterra...

Ses conséquences politiques étaient désastreuses : beaucoup de Français se résignèrent au régime pétainiste ; cela était inacceptable ; il me fallait donc réagir...

L'arrogance des Allemands à leur entrée en France contribua à transformer une germanophobie ancienne en haine : je détestais tout ce qui portait un uniforme allemand, le bruit des bottes m'était insupportable.

### **Entrée précoce en résistance...**

Bien que n'ayant pas entendu l'appel du Général DE GAULLE et en dépit de l'ambiance fataliste régnante, dès 1940 je décidai de résister à ma manière.

Ce fut d'abord une résistance spontanée et, sans doute, dérisoire : à quelques-uns, nous barbouillâmes les rues châteaulinoises d'inscriptions, de slogans hostiles aux Allemands. Les choses se corsèrent lorsque je fus contacté par Jean LE FOLL, fils du Receveur des Postes de Châteaulin. Ce jeune homme de dix-huit ans, appartenait à un groupe de Francs-Tireurs-Partisans de Pont-de-Buis.

Il m'apprit un jour qu'un dépôt de munitions allemand était installé dans le garage Laboulin à Quimerc'h. En plein hiver et nuitamment, nous nous rendîmes sur les lieux à bicyclette. Nous réussîmes à prélever des caissons que nous prîmes soin de dissimuler dans la chapelle Saint-Luc, après avoir bien transpiré en montant la côte du cimetière de Quimerc'h...

Le lendemain matin, transfert des caissons dans le grenier de l'église et au presbytère... Mon frère craignait que tout ne saute...

Aussi, quelques jours plus tard, nouveau transfert, à bicyclette, vers le maquis de Pen-ar-Pont. L'envie nous prit d'examiner le contenu de notre butin: force fut de constater que nous avons pris des risques et sué pour... des grenades fumigènes...

Si cette résistance initiale était mal organisée et peu efficace, elle n'en était pas moins dangereuse... Jean LE FOLL, en contact avec Libération-Nord et (Libé-Vengeance du Faou), continuait de vivre chez lui, tout à son amour pour une belle réfugiée de Brest, Mado... Dénoncé, arrêté, torturé, il fut fusillé à Mousterlin en Fouesnant.

### **Tribulations...**

#### **Création du groupe F.T.P. de Spézet - Saint-Goazec.**

Bien que continuant à travailler à Châteaulin, je rencontrai quelques hommes décidés : d'abord, trois Belges qui refusèrent de participer à la construction du "Mur de l'Atlantique" ; ensuite, Joseph MILIN, réfractaire au S.T.O., ouvrier agricole itinérant, que je joignis au pardon de la chapelle Saint-Léger ; enfin, un adjudant-chef de l'infanterie coloniale ayant "divorcé" d'avec l'armée et facteur des postes, sous un faux nom, à Pont-de-Buis. Ce fut ce dernier qui prit le commandement du groupe, auquel se joignirent quelques gars de Camaret et de Crozon.

#### **Le problème des armes : à la fois matériel et politique.**

Nous ne recevions pas d'armes. Les Anglais en parachutaient au profit de Libération-Nord (Carhaix) et de Libération-Vengeance (Le Faou). Mais nous faisons peur aux Alliés et aux résistants d'obédience différente; parce que nous étions F.T.P. Aussi devons-nous accomplir des prouesses pour nous procurer des armes...

Nous avons ainsi appris qu'un parachutage devait avoir lieu entre Scignac et Callac, à Plounévez-Moëdec je crois. En pleine nuit, nous parcourûmes soixante kilomètres à pied, franchissant rivières, landes, bois, pour parvenir enfin à une maison abandonnée où étaient réunis des gars des maquis du Cloître et de Plounévez.

Les Boches furent à deux doigts de nous prendre... Heureusement qu'ils s'annoncèrent par leur "Heili ! Heilo ! Heila" ! , nous laissant le temps de nous aplatir dans les ronciers... Les Allemands ignorèrent notre présence et continuèrent sur Scignac, mais nous rentrâmes bredouilles.

## **L'action directe...**

Nous nous lançâmes alors dans l'action directe... Nous essayions de gêner les Allemands et de délivrer les résistants détenus à la prison Saint-Charles de Quimper (école privée catholique transformée en maison carcérale)... Nous n'avions que des fusils, des révolvers et des armes blanches. La sentinelle allemande fut abattue ; mais les Boches ne laissèrent que peu de temps aux Résistants délivrés pour fuir ; ceux-ci purent rejoindre les maquis.

## **La fuite...**

A la suite d'une imprudence commise par notre chef qui avait laissé dans sa musette les billets de liaison que je lui adressais, les Boches commencèrent à me surveiller, d'autant qu'ils occupaient la cuisine du Percepteur... Leur suspicion étant évidente, je pris la précaution de placer en permanence une échelle dans le jardin contre le mur de mon bureau... Un jour, un type venu me voir à la Perception, chercha à comparer mon écriture à celle des billets saisis. Je l'attrapai et le frappai d'un coup de crosse de revolver, je pris la fuite et quittai Châteaulin à bicyclette.

Mes pérégrinations me conduisirent chez René CARO à Lannédern, puis à Carnoët où la famille LE BEC me cacha, à Kergloff où je dormis chez mon oncle, l'Abbé LOZACH, à Clédén-Poher où je gardai les vaches pendant une semaine, enfin au maquis de Spézet - Saint-Goazec.

## **Réorganisation de ce maquis...**

Son chef, Youenn BEVEN, ayant été arrêté au village du Fell, je fus désigné pour "remettre de l'ordre" dans ce maquis afin de lui conserver son efficacité.

Je pensais qu'il fallait changer de stratégie... A un maquis sédentaire, comme ceux de Kerbars ou de Kerlaviou, installés dans une ferme, il fallait préférer un maquis nomade, mobile, composé de groupes de sept à huit membres, vivant dans la nature. J'estimais qu'il nous fallait être toujours en mouvement, afin d'être toujours sur le qui-vive... J'organisai donc trois groupes, le premier sous la direction de Yann GUIVARC'H, le second commandé par André LE MIGNON, dit "Basane", et le troisième sous la houlette de Roger SALAÛN...

## *Quelques faits d'armes...*

### *Attaque d'estafettes allemandes...*

Mon groupe apprit que deux Allemands à bicyclette acheminaient le courrier entre Saint-Goazec, dont le château abritait des Allemands ayant combattu en Crête, et Châteauneuf-du-Faou. Armés de deux révolvers et de deux gourdins, nous attaquâmes les deux Boches et leur confisquèrent leurs armes. Mais le lendemain, la nouvelle nous parvint que les Allemands avaient encerclé le Bourg de Spézet ; aussi prîmes-nous la fuite à travers



Auguste  
LE GUILLOU

champs, en passant entre Goarem Boulc'h et Roch Toulæron, vers le Cudel et les "montagnes" de Saint-Goazec.

### **L'attaque du Nivernic, 7 juin 1944...**

M. LE MAIGRE, photographe et commandant des F.F.I. (Libé-ration-Nord) pour le canton de Carhaix, désirait attaquer le camp des Boches installé au Nivernic, en bordure de l'Hyères. Il sollicita notre aide. Or, il devenait difficile de contrôler mes hommes, qui avaient la tête près du bon-net... Il s'imaginaient que, puisque les troupes alliées avaient débarqué en Normandie, ils n'avaient plus à se cacher et ils étaient pressés d'en découdre avec l'occupant...

Tous les Résistants se regroupèrent au château du Kergoat en Saint-Hernin. Nous étions de cent à cent-cinquante. Nous décidâmes d'attaquer dans la nuit... Après avoir longé le canal de Nantes à Brest, M. LE MAIGRE donna l'ordre de faire sauter la voie de chemin de fer. L'explosion alerta les Boches. Leurs sentinelles furent doublées. Les Résistants tirèrent du haut de la colline dominant le camp des Allemands, qui ripostèrent. Quelques-uns d'entre eux tombèrent. Quant à nous, repli sur les écuries du château du Kergoat, puis vers le maquis de Tonton près de Goarem Boulc'h, entre Saint-Hernin et Gourin.

### **"Liquider" un traître...**

M. LE MAIGRE et M. RIOU avaient demandé aux F.T.P. d'exécuter un traître faisant partie du réseau Libération-Nord de Carhaix, à la sortie de la messe de Landeleau. Cet homme pour 500 000 francs, avait "vendu" aux Allemands, la cachette de containers d'armes provenant d'un parachutage effectué en février 1944.

Nous effectuâmes la besogne, en échange de la promesse de deux mitraillettes que j'attends toujours...

### **Les onze fusillés de Spézet...**

Des la fin du printemps 1944, certains Résistants, dont Jacques GUEGUEN, me demandèrent la permission de retourner chez eux afin de vaquer aux travaux agricoles. Considérant que la Résistance était fondée sur le volontariat, je ne m'y opposai pas...

Mais j'appris que onze hommes, parmi lesquels figuraient ces résistants redevenus paysans, furent arrêtés à Spézet lors d'une rafle, puis emmenés au Faouët, où siégeait un Tribunal militaire allemand. Le 23 juin 1944, ces onze hommes furent torturés et abattus au coin d'un champ... Les corps furent inhumés plus tard dans les tombes de famille.

### *Dédé le parisien...*

Je voudrais rendre hommage à Dédé le Parisien qui appartient au maquis de Spézet.

le 2 aout 1944

Ma très chère mère,

Je t'écris pour te donner de mes nouvelles, peut être ça sera la dernière lettre car je suis affecté à la section spéciale les " S.S. " française pour la France dans le maquis car avant j'étais agent de liaison entre les postes de commandement et bientôt on va recevoir l'ordre d'aller se battre et de faire sauter les points stratégiques.

Nous faisons l'instruction déjà et je pense que nous n'aurons pas beaucoup de chance d'en ressortir car c'est un gros travail qu'ils nous incombent mais ont nous a choisi parmi les plus courageux et je ne suis pas un froussard car depuis trois mois que je suis dans le maquis je suis toujours en tête de combat, car j'aime me battre, je m'excuse ma très chère maman de te faire de la peine, mais je ne crois pas que tu revois ton fils qui t'a bien fait du chagrin.

Donc quand tu recevras cette lettre, c'est que je serai mort car j'ai chargé une jeune fille de mon secteur que si elle apprenait qu'elle t'envoie cette lettre.

Je mourrais mais heureux d'être mort pour le plus beau pays du monde " LA FRANCE ".

Je voudrais tant que tu aies un autre enfant plus sage et plus tranquille que ton fils.

André Chabas.

testament fait le 2 aout 1944 à Saint Goazec.

En raison de l'indisponibilité momentanée pour blessures de Yann GUIVARCH et de Dédé "Basane", Dédé le Parisien fut nommé agent de liaison... Il avait dix-sept ans.

Il portait une arme, contrevenant ainsi au règlement : c'est qu'il était "enragé", voulant à toute force "casser du Boche ».

Cette fonction d'agent de liaison ne lui convenait pas... C'était un combattant. Aussi entra-t-il dans les Corps Francs... Il participa au combat de Châteauneuf-du-Faou en juillet - août 1944... A coups de grenades Gammon, il infligea à l'ennemi des pertes sensibles avant de mourir d'une balle en pleine tête.

Ce n'est que plus tard que je compris pourquoi il se montrait aussi acharné... Le premier mari de sa mère avait été tué à Verdun, le second- son père, soldat - avait trouvé la mort au cours de la débâcle de juin 1940...Le désir de vengeance l'animait...

### **Le bataillon de « Stalingrad"...**

Peu à peu, au cours de l'été 1944, le maquis de Spézet - Saint-Goazec se vida de ses hommes, les maquis de la région ayant fusionné. Fut créé le Bataillon de Stalingrad, basé à Ker Allée en Leuhan... Il comprenait quatre compagnies de cent hommes chacune. J'en fis partie, comme Tintin GARREC et QUÉNECH'DU, de Carhaix.

### **Bilan...**

Au total, deux types de résistance coexistaient : celui de la France combattante, auquel j'ai appartenu, celui des renseignements.

Cinquante après, quand je rencontre des touristes allemands âgés, quels sentiments puis-je éprouver ? Comme moi, ils ont des cheveux blancs. Où étaient-ils donc en 1940 ?

Qu'ont-ils fait entre 1940 et 1944 ?

Eux aussi avaient une famille... Je n'éprouve pas ou plus de haine envers ces gens... Pour la plupart, ces Allemands étaient des soldats contraints de faire la guerre...



La classe de 4<sup>e</sup> D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

## Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

### Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.